

Les années ont beau passer, quand je me remémore ce qu'on m'a raconté, ou ce que j'ai vécu, de cette époque qui va de l'après-guerre de 14 à la guerre d'Algérie, ce temps que les Pieds-Noirs appellent « les jours heureux »..., je ressens toujours le même mal, la même douleur vive, là où, au plus profond de moi, je suis amputée de ma terre. C'est une douleur absurde et obstinée, qui ne cessera jamais car on ne peut pas séparer la terre du cœur.

Les années d'insouciance, celles de mon enfance, de mon adolescence, et les premières années de ma vie de femme... les premières amours... le premier enfant... Le poids de cette légèreté, de cette beauté, de cette tendresse, de cette inconscience ! Peut-être que cela palpète toujours en moi parce que je n'ai jamais quitté ces images pour toujours, jamais je ne les ai rangées dans un tiroir ou une valise, jamais je n'ai regardé la terre de ma jeunesse en me disant que je n'y serais plus chez moi.

M. C.

